

L'Utopie Internet: du village global au huis clos planétaire?

www.capitalisme.fr; tel est le titre de l'ouvrage sur la «nouvelle économie» que vient de commettre l'inévitable Alain Minc. Comme quoi, aujourd'hui, le cynisme peut s'épargner le coût des métaphores et avancer à visage découvert: la chose, risible si elle n'était inquiétante, en dit long sur l'imprégnation à laquelle se trouve désormais soumis l'esprit du temps. Raison de plus pour rappeler que le phénomène Internet, avant de se traduire dans les faits et dans les pratiques, exerce ses plus puissants effets sur l'imaginaire social.

«Par l'effet de la prodigieuse multiplication qu'apporte l'art au discours -multiplication qui sera multipliée des milliers de fois- les livres de l'humanité se composeront jour par jour, heure par heure, page par page. La pensée sera diffusée dans le monde avec la rapidité de la lumière: aussitôt conçue, aussitôt notée, aussitôt comprise, jusqu'aux confins du monde terrestre - elle passera d'un pôle à l'autre. Rapide, pressante, brûlant de la ferveur de l'âme à travers laquelle elle jaillit, elle affirmera dans toute sa plénitude, sa domination spirituelle».

Ces phrases ne sont pas sorties, avant-hier, de la plume et de l'imagination de quelque prophète *high-tech*, ni de tel des nombreux essayistes pseudo-savants qui ont balisé à grand renfort de métaphores exaltées notre

voie d'entrée dans le «village planétaire» et, à présent, dans la «nouvelle économie». Elles datent de 1851 et portent la signature du poète Lamartine, lequel, en veine d'enthousiasme technologique, ajoutera quelque temps plus tard à son répertoire la prédiction suivante: «L'instruction élémentaire des masses donne des consommateurs sans borne à la parole imprimée, les chemins de fer lui ouvrent des routes, la vapeur lui prête des ailes, le télégraphe visuel lui donne des signes; enfin, l'invention récente du télégraphe électrique lui communique l'instantanéité de la foudre. (...) Dans quelques années, un mot prononcé et reproduit sur un point quelconque du globe pourra illuminer ou foudroyer l'univers».

Faut-il s'étonner de trouver dans ces lignes, malgré l'écart d'une rhétorique datée, la plupart des thèmes, des figures et des motifs qui se cristallisent autour du réseau Internet dans la grande presse, dans les magazines spécialisés et dans les discours de ses plus fervents promoteurs? L'histoire des technologies de la communication est fertile en transports d'enthousiasme comparables et l'on n'aurait guère de peine à montrer, textes à l'appui, que la plupart des médias, depuis le livre imprimé jusqu'à l'ordinateur, ont suscité à leur apparition un semblable discours d'escorte, reproduisant tour à

tour le même schéma fantasmatique et reconduisant *grosso modo* les mêmes engouements ou, dans leur variante crépusculaire, les mêmes craintes. Engouements et craintes toujours liés à la croyance, très largement partagée, dans le fait que tout média puissant nouvellement apparu redistribuerait puissamment -dans un sens ou dans l'autre, pour un mieux ou pour le pire- les données du jeu social, sinon les structures mêmes de la vie en société.

Des illusions

Du côté des enthousiastes, à résumer très fort, on relèverait avec une singulière force de récurrence l'idée sous-jacente que plus la société avance dans le développement technique en matière de communication, plus elle est conduite à renouer euphoriquement avec les formes les plus archaïques de la vie collective, en l'occurrence celles de la communauté primitive, fondée sur des solidarités organiques fortes et une intense participation de chacun à la totalité sociale. Au début des années soixante, un autre Lamartine -il s'agit de McLuhan- soutenait ainsi, parmi d'autres idées-forces qui n'étaient pas toujours des idées fortes, que «l'ordinateur (...) promet une Pentecôte technologique, un état de compréhension, d'unité universelles» et prophétisait du même coup le retour de l'homme de l'âge électronique à un mode d'existence tribale vécue à l'échelle mondiale. Dans l'autre version, tout se renverse: au lieu du «village global» s'impose un espace social à la fois émietté et inégalitaire, où se dessineraient par projection les contours sinistres d'une gigantesque Métropolis, sorte de huis clos planétaire soumis à de puissants dispositifs de télé-surveillance et assurant la domination insidieuse d'une élite technocratique sur un peuple d'automates assujettis à leurs claviers.

Sans doute, de part et d'autre, dans le condensé abrupt ici opéré, y a-t-il caricature - là où, dans la réalité des discours, il y a place pour tout un dégradé de nuances, de précautions et



La défiance est de mise sur les autoroutes d'une certaine «information».

© B. Petit

de détours. Les discours apologétiques touchant à Internet invoqueront par exemple les perspectives pratiques d'une amélioration des conditions de travail et de l'accès aux connaissances, d'une formation continue et d'une décentralisation démocratique du savoir ou encore d'une participation à cette «intelligence collective» que Pierre Lévy, l'un des porte-parole de la nouvelle culture électronique, croit apercevoir dans le creuset du «cyberespace». Les discours catastrophistes souligneront, quant à eux, l'accentuation déjà en cours des inégalités, notamment dans l'accès aux ressources et aux compétences techniques, la dissolution prévisible des solidarités sociales, la montée d'un individualisme autistique ou encore l'illusion dangereuse d'une démocratie directe (cette contradiction dans les termes). Opposition radicale, apparemment insurmontable. Et pourtant, à mieux regarder, ces deux types de discours sacrifient au même déterminisme, prêtant à une technologie la capacité d'agir directement sur les pratiques sociales.

Renverser la perspective pour soutenir à propos du «cyberespace», avec le même Pierre Lévy, que «la technique propose et le citoyen dispose» et que «raisonner en termes d'impact» revient «à se condamner à subir» contribue d'autant moins à sortir de l'illusion qu'on ne fait rien d'autre, en l'occurrence, que substituer au déterminisme technologique, allant du média aux utilisateurs, un déterminisme à visage humain, allant des utilisateurs au média. Ce qui revient, du coup, à éclipser là aussi le fait que l'efficacité sociale d'une nouvelle technologie dépend dans une plus large proportion des discours portant sur elle et des instances autorisées qui en construisent le système de représentations, que de la libre décision des usagers ou de quelque pouvoir symbolique détenu en soi par le support.

Désillusion

Liée au grand mythe du «village global», l'une des illusions les plus

fortes dont les discours sur Internet constituent aujourd'hui le foyer central touche à la possibilité -en passe, croit-on, d'être réalisée- d'un monde totalement synchrone et interconnectable. Or, à un premier niveau d'analyse, il est banal de constater qu'à l'échelle mondiale, l'inégale distribution des ressources et des compétences techniques nécessaires à cette intégration planétaire est en train de s'accroître - et ceci vaut y compris, tout près de nous, dans nos sociétés dites avancées où la paupérisation, la marginalisation et l'analphabétisme connaissent un inquiétant retour en force. La communauté euphorique des internautes, ces nomades immobiles, fait trop commodément écran à la communauté autrement plus nombreuse des clochards technologiques, grosse de tous ceux qui ne disposent et ne disposeront, pour s'intégrer au «village planétaire» et communier avec sa contemporanéité globale, ni des moyens, ni des compétences, ni de la croyance socialement construite en l'utilité pratique de se doter de ces compétences. À l'exclusion économique risque pour ceux-là, ici ou ailleurs, à court terme, de s'ajouter la mise hors circuit, hors Histoire, à distance des réseaux interconnectés qui constitueront demain, nous dit-on, le principal habitat de l'homme moderne. Un regard moins superficiel ferait voir, d'autre part, que la notion d'un temps synchrone et homogène, tel qu'il s'impose aujourd'hui, ne renvoie ni à une réalité en soi ni surtout à une forme neutre, mais bien plutôt à une valeur et à un être-au-monde propres à l'homme industriel - valeur et façon d'être-au-monde que l'utopie du «village global» contribue à imposer en cadre obligé, parce que seul légitime, de toute perception du monde, aux dépens d'autres formes de perception, d'autres temporalités et d'autres rapports au temps.

Rester critique

C'est là où une technologie se transforme en idéologie -en force socialement orientée-, c'est-à-dire

dans l'ordre même des discours qui l'encadrent, qu'il convient donc de mettre en exercice une bonne part de la vigilance critique appelée par le phénomène Internet. Investigation qui devrait porter, avec la plus grande rigueur, aussi bien sur les lieux de pouvoir d'où émanent ces discours, sur les intérêts économiques et géopolitiques que ceux-ci traduisent, que sur les métaphores qui en gardent trace et qui, à faire intrusion dans le langage commun et dans les représentations collectives, y véhiculent les valeurs qui s'y attachent («autoroutes de l'information», banques de données, serveurs, télé-citoyenneté, société de la connaissance, formation-tout-au-long-de-la-vie, etc. Ces valeurs qui, rassemblées en un tout cohérent, nous font miroiter des lendemains qui chantent, en vue desquels, notamment, une population d'étudiants formés à «l'employabilité» se prépare joyeusement à grossir les rangs d'un peuple d'employés «flexibles».

Autant dire, à la lueur d'un tel exemple, qu'il y a urgence d'adopter vis-à-vis des discours associés au phénomène Internet (et à la «nouvelle économie» dont le Web est le vecteur autant que le foyer) une position de recul, de défiance, de mise en doute méthodique. Cela afin que cet outil de communication parmi d'autres ne soit pas seulement parlé par les porte-parole de la technoculture, médiateurs d'intérêts entre autres économiques, mais aussi par ces empêcheurs de penser et de «surfer» en rond que sont les sociologues, les philosophes, les anthropologues ou encore les pédagogues - du moins ceux qui ne sont pas d'emblée acquis aux vertus (dormitives) inculquées par Pierre Lévy, Jean-Marie Messier et autres Alain Minc. Les «autoroutes de l'information» ont aussi leurs bas-côtés, qu'il convient d'explorer.

Pascal Durand

Pascal Durand est chargé de cours à l'Université de Liège (Sciences philosophiques et sciences de la communication).